

Chronique genevoise

Autor(en): **Fosca, François**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Neue Schweizer Rundschau**

Band (Jahr): **12 (1944-1945)**

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-759368>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CHRONIQUE GENEVOISE

PAR FRANÇOIS FOSCA

L'autre jour, dans le *Journal de Genève*, Ulysse Kunz-Aubert esquissait ce que fut le théâtre à Genève depuis ses origines, rappelait ses vicissitudes, les déboires des directeurs, évoquait Ernest Fournier, qui eut le courage de fonder la *Comédie*, et qui y monta pendant longtemps tant d'œuvres anciennes et modernes. En lisant cet article, il me semblait qu'il y aurait un livre à écrire, livre qui ne serait pas seulement un ouvrage de «petite histoire», mais aussi une contribution à l'étude des rapports entre l'Eglise et le théâtre; on n'ignore pas qu'ils n'ont pas toujours été excellents. Dans ce livre, on verrait passer Rousseau, d'Alembert, Voltaire qui s'appliqua avec plus de zèle que de tact à implanter à Genève le goût du théâtre, Dufresne, ce Genevois qui au XVIII^e siècle fut un des comédiens français les plus réputés. S'inspirant du titre d'un roman d'Anatole France, d'ailleurs inspiré à son tour par un roman de Furetière, l'auteur du livre que je rêve pourrait l'intituler: «Histoire comique de Genève». Il en aurait le droit, puisque «comique», dans le français de jadis, signifiait non seulement «drôle», «amusant», mais aussi «qui a rapport à la comédie, au théâtre». Mais, réflexion faite, un pareil emploi de cette épithète risquerait de prêter à la confusion.

Il est hors de doute que les Genevois aiment le théâtre, surtout depuis que le puritanisme n'est plus qu'un souvenir; mais ils l'aiment à leur façon, et exigent qu'il se plie à leurs habitudes. A partir du début de mai, il faut des circonstances tout à fait exceptionnelles pour qu'un Genevois consente à aller écouter une pièce; il en est de même s'il s'agit d'un conférencier. C'est inexplicable, c'est déplorable, mais c'est comme ça.

En dehors du Kursaal, qui donne surtout des spectacles de music-hall, Genève possède trois théâtres, ce qui n'est pas trop pour une ville de cette importance: le Grand Théâtre qui, en principe, est réservé à la musique, la Comédie et le Casino-Théâtre. Jadis café-chantant, le Casino est monté en grade, et maintenant joue des vaudevilles. Chaque

hiver, éblouissante d'esprit, de malice et de bonne humeur, la revue de Ruy-Blag tient l'affiche pendant de longs mois. Très homogène, comptant d'excellents acteurs, la troupe du Casino interprète avec infiniment de verve et d'entrain les pièces de son répertoire. Le Casino a un public fidèle, et qui a de bonnes raisons de l'être.

La tâche de la Comédie, que dirige Maurice Jacquelin, est assez délicate. On attend d'elle qu'elle monte des pièces «littéraires», c'est-à-dire des œuvres de Claudel, d'Ibsen et de Giraudoux, aussi bien que les œuvres des classiques, Racine, Molière, Shakespeare. Mais on réclame aussi d'elle des pièces qui enchantent le grand public, des œuvres de Bourdet, de Bernstein, de Tristan Bernard et de Louis Verneuil. Enfin, la Comédie se ferait mal voir si elle ne réservait pas une place aux auteurs du cru. Lorsqu'il s'agit de Marcel Rosset ou d'Alfred Gehri, rien n'est plus facile, car ils ont conquis la faveur du public. Mais pour certains autres auteurs, qui pourtant ont du talent, les spectateurs genevois manifestent, fort injustement, une coupable tiédeur.

On conçoit qu'avec un pareil «cahier des charges», l'homme qui préside aux destinées de la Comédie ait fort à faire. Maurice Jacquelin n'est pas qu'un directeur très avisé; c'est un excellent acteur, et un grand travailleur. Dieu sait au prix de quel labeur il parvient à cumuler ses fonctions de directeur, de metteur en scène et d'acteur, et le travail qu'il fournit à Radio-Genève. Il s'est constitué une troupe de qualité, dont il tire un parti remarquable étant donné les conditions qui lui sont imposées. On monte en général tous les huit ou dix jours une pièce nouvelle, sans parler des matinées classiques. Ces comédiens doivent donc se distinguer dans un répertoire qui va de la tragédie classique au drame policier et à la pièce boulevardière. Le miracle, c'est qu'ils y réussissent!

Aux difficultés inhérentes à la situation de la Comédie s'ajoutent maintenant l'obscurcissement, le manque de combustible, l'augmentation du coût de la vie, et cætera. Aussi, la Comédie, qui a une subvention de 50 000 francs octroyée par la Ville et le Canton, réclame des autorités de nouveaux subsides. Il est juste qu'on les lui accorde, et il est vraisemblable qu'elle les obtiendra.

Ce rapide inventaire des théâtres genevois ne serait pas complet si l'on ne mentionnait pas les nombreuses sociétés théâtrales qui de temps à autre montent des spectacles. Je n'en citerai que deux: les Amis de l'Instruction et les Compagnons de Romandie. Il arrive bien que certains de ces groupements soient plus riches en enthousiasme qu'en talents dramatiques. Il serait néanmoins fâcheux qu'ils disparaissent, car ils entretiennent le goût du théâtre. Tout ce que l'on est en droit de leur demander, c'est qu'ils n'invoquent pas trop leur qualité d'amateurs pour obtenir l'indulgence du public.

Enfin, une place doit être réservée au Théâtre des Marionnettes de Genève, fondé par Mademoiselle Moynier, et qui cet hiver, avec la *Suite Foraine* de Stravinsky et *L'Apprenti Sorcier* de Paul Dukas, a prouvé quels étonnants effets on pouvait obtenir, sur une scène pourtant réduite, avec les petits comédiens de bois.

Depuis trois ans, un organisme, la Société romande de spectacles a entrepris de créer à Genève, durant l'été, une saison musicale et dramatique. *Guillaume Tell*, monté en plein air, dans le jardin des Bastions, eut malheureusement à pâtir d'une fâcheuse série de nuits pluvieuses. Mais, l'an dernier, *Jedermann*, sur le parvis de la cathédrale, et au Grand Théâtre, *Othello*, avec le prodigieux tragédien qu'est Biberti, connurent un grand et légitime succès. Ensuite, il y eut, toujours au Grand Théâtre, le *Don Juan* de Mozart, *La Valkyrie*, et *Le Malade imaginaire* de Molière, fort spirituellement mis en musique par Dupérier, des soirées de ballets. A cette occasion, le peintre Adrien Holy composa de fort beaux décors. De son côté, le groupement intitulé Les Spectacles de la Haute-Ville se fit applaudir en interprétant *George Dandin* de Molière, joué dans la cour d'une maison ancienne, avec comme fond l'édifice qui fut jadis l'hôtel du Résident de France et abrite maintenant la vénérable Société de lecture.

Pour cet été, on nous fait entrevoir un programme des plus alléchants, qui complétera dignement les autres manifestations, soit artistiques, soit sportives, soit mondaines. On parle de *Monsieur de Pourceaugnac* de Molière, de *l'Histoire du Soldat* de Stravinsky, du *Retable de Maître Pierre* de Manuel de Falla. Les Spectacles de la Haute-Ville monteraient *Carmosine* d'Alfred de Musset, et les Compagnons de Romandie projettent des représentations en plein air dans chaque quartier.

Mais tout en admirant les louables efforts faits par tous ces organismes pour animer la saison genevoise, on peut pourtant émettre un regret. Toutes ces œuvres que l'on veut monter, ce sont des œuvres classiques ou classées. Eût-il été impossible de trouver de l'inédit? Les auteurs contemporains de chez nous méritaient-ils qu'on les éliminât? Je pose la question sans arrière-pensée. Et si la réponse se trouvait être affirmative, alors je me tournerai vers les auteurs, en leur demandant: «Allez-vous rester les bras croisés, inactifs?»